

Le « 5 à 7 » du 19 mars 2004

EXPO SUISSE 2002

avec Nelly et Fred Wenger, commissaires généraux de EXPO 02, laboratoire de développement urbain décentralisé, éphémère, à l'échelle d'un grand territoire mis en réseau le temps d'un été pour accueillir cinq millions de visiteurs à travers les thèmes : sites et réseau / concepts urbains / création architecturale / organisation-maîtrise d'ouvrage et conduite des projets.

« Maîtrise d'ouvrage et créativité »

A travers ses titres : Le feu aux lacs...La Suisse réinvente l'utopie...Territoires de l'imaginaire...Vapeurs d'art en Suisse..., la presse française s'est enthousiasmée l'été dernier pour l'exposition nationale suisse (mai-octobre 02).

La 6ème édition, depuis 1896, de cette manifestation a en effet voulu rompre avec sa vocation traditionnelle : exalter l'identité nationale dans un pays confédéral.

Suisse 02 s'est donc donnée pour but à travers des expositions, des événements, des services et une création architecturale audacieuse de refléter les préoccupations d'un pays qui s'introspecte et doute de son identité et de sa cohésion sociale : 3 cultures s'y tolèrent en s'ignorant.

Dans la région bilingue des Trois Lacs, quatre sites : Morat, Bienne, Neuchatel, et Yverdon les Bains se sont appliqués à décliner un thème qui valait pour la Confédération comme pour le reste du monde ; à Bienne : « pouvoir et liberté » ; à Morat : « instant et éternité » ; à Neuchatel : « nature et artifice » ; à Yverdon : « moi et l'univers » ; le canton du Jura se déplaçait, lui, en bateau entre les sites sous le pavillon de « sens et mouvance ».

Si les manifestations affichaient une grande autonomie, elles avaient pour point commun une organisation générale, la volonté de rompre avec le confort des idées reçues, et surtout de s'installer « les pieds dans l'eau » ; un néologisme a été trouvé pour exprimer cette situation : celui d'« Arteplage » qui conjugue dans des fonctions ludiques et pédagogiques l'aménagement des rives et des lacs.

Ariella Masbounji (Chargée de mission auprès du Directeur de la DGUHC et membre du Club Ville Aménagement) a animé ce débat, commenté par Jean Pierre Dufay – Directeur général de l'Epa Sénart, membre du Club Ville Aménagement.

Ariella Masbounji

Nelly Wenger est ingénieur. Directrice générale de l'Expo 02, après avoir été directrice technique, elle en est arrivée à être l'icône et l'image emblématique de l'Exposition. Fred Wenger est architecte, urbaniste, il dirige un DESS à l'université de Genève sur le management urbain avec Alain Bourdin, partenaire du Club de longue date, et il était en charge de la planification des sites de l'exposition.

Pourquoi présenter Expo 02 dans le cadre du club VA alors qu'il s'agit d'événementiel et qu'un Club d'aménageurs travaille au contraire sur le durable. Ce qui nous semblait intéressant c'est que le parallèle avec le projet urbain est très évident et que les méthodes

mises en œuvre peuvent largement servir à enrichir nos approches d'urbanistes et d'aménageurs.

Expo 02 a été un événement d'une taille exceptionnelle, c'est la sixième édition de l'Exposition Nationale Suisse et non pas internationale, ce qui est très différent dans son esprit et dans sa signification. Ce qui caractérise cet événement c'est d'abord le fait qu'il se déroule sur quatre sites distincts, sur 160 hectares, dans le Pays des Trois Lacs qui est aussi un territoire multiculturel.

Deuxième point, il est construit sur l'éphémère, sur 159 jours, et il a pris le parti de limiter les impacts écologiques du projet dans le contexte politique Suisse très sensible aux questions de développement durable.

Troisième point l'importance du budget qui est d'environ 1 milliard d'euros.

Quatrième point à noter : le rôle majeur de l'architecture qui est devenue totalement emblématique ayant su jouer la modernité en articulation avec le patrimoine d'une part et avec la géographie d'autre part.

Le cinquième point, est la quantité d'évènements : 2500 événements, un très grand nombre d'expositions.

Et enfin le sixième point : 10 millions de visiteurs, surtout suisses.

Un parallèle avec le projet urbain

Quelques réflexions personnelles sur le parallèle avec le projet urbain. En quoi l'exposition est enrichissante sur la démarche du projet urbain ? En quoi est-elle semblable ?

D'abord c'est une manifestation qui a été portée par une vision, un rêve, un récit porteur d'interprétations par les usagers qui ont lu sans doute autre chose que ce qui était proposé, mais la force évocatrice permettait de créer force, identité et support d'imaginaire.

Le deuxième point c'est que ce récit a été, comme dans le projet urbain, en mesure de fonder la capacité à fédérer les acteurs et, qui plus est, plus les conditions étaient difficiles, plus le projet était en péril et plus l'existence virtuelle de ce projet a été le ciment entre les acteurs, ce qui est très similaire aux heurs et malheurs du projet urbain.

Enfin mon troisième point est l'articulation entre la fermeté et la souplesse, un concept très fort, une philosophie très clairement affirmée, une adaptabilité liée aux aléas qu'ils ont pu rencontrer ; notamment, on le verra pour l'exposition, la modification assez sensible de son contenu, le report de l'évènement, son montage financier, etc..

Quatrième point du parallèle est sa capacité à s'attacher, à quelque chose qui n'existe pas encore.

Cinquième point c'est la nécessité d'un « porteur » du projet. Ce porteur peut-être politique, professionnel comme c'est le cas ici avec Nelly Wenger, on l'a vu sur l'Emscher Park avec Karl Ganzer, en tous cas cette capacité à tenir dans la durée en portant le projet envers et contre tous les aléas qu'on peut rencontrer.

Sixième point : le rêve illusoire du privé. Au départ on a imaginé que ce projet pouvait être porté par le privé, on le sait, nous aussi, à quel point le fantasme du portage total du projet urbain par le privé persiste. Or, pour arriver à mettre en œuvre un projet de cette importance, le poids de l'engagement du public est majeur. Il fait effet de levier. La contestation qui a été faite de l'Expo nous renvoie à une situation ordinaire de tout projet urbain qui a un enjeu public majeur.

Enfin mon dernier point est sur les effets durables de l'éphémère. On en connaît aujourd'hui l'importance dans le projet urbain sur de nombreuses opérations comme à Marseille-Euroméditerranée avec la Belle de Mai, ou ailleurs. Il me semble intéressant de débattre, avec nos invités, des effets durables de cette opération qui s'est déroulée sur un temps limité.

Je terminerai sur l'importance du rôle des créateurs et des artistes qui ont été associés au projet dès l'amont et qui ont apporté une valeur remarquable à cette expérience. A vous maintenant de nous raconter cette histoire à deux voix, avec des images.

Nelly Wenger

J'aimerais d'abord vous dire que je suis heureuse d'être ici pour parler d'Expo.02. Nous sommes sortis de cet événement qui nous a occupés complètement pendant plusieurs années depuis maintenant quelques mois, puisque l'événement s'est achevé à la fin octobre 2002, et c'est avec plaisir que je viens échanger des réflexions relatives à ce projet, parce que je pense qu'en effet, comme vient de le dire Ariella Masboungi, c'est un laboratoire extraordinaire. Il ne permet pas seulement à tirer des enseignements pour d'autres événements similaires, mais je crois qu'il permet de se poser des questions sur ce qu'il recèle comme idées ou enseignements pour la pratique courante dans d'autres projets, que ce soit des projets urbains, ou même des projets d'entreprise. On peut décliner ces enseignements de plusieurs manières.

Je vais faire une première partie dans laquelle je vais plutôt parler de l'objet EXPO 02, dire ce qu'est l'objet « exposition nationale » qui est totalement inconnu partout dans le monde, et qui est donc une particularité helvétique. Je vais mettre un accent particulier sur l'environnement construit pour cet événement, son architecture, puis vous projeter un film de quelques minutes pour vous montrer l'événement vécu. Ce film a pour objectif simplement de vous montrer l'atmosphère de l'événement. Ensuite Fred Wenger va prendre la parole pour vous parler de planification territoriale et d'aménagement. Il a été le responsable de ce domaine longtemps avant mon arrivée sur ce projet d'ailleurs. Enfin je reprendrai la parole pour rapidement mettre en lumière deux ou trois aspects relatifs au management du projet. J'ai relevé quelques aspects qui me semblaient susceptibles de vous intéresser. Mais bien sûr je pense que c'est surtout lors des questions que vous pourrez poser, et auxquelles je répondrai volontiers, que l'on pourra aborder la diversité des aspects du management.

Tout d'abord le projet EXPO 02. !

Pour comprendre ce projet et en introduction, j'aimerais insister d'abord sur le fait que c'est un projet totalement singulier en Suisse. Je pense qu'il serait singulier un peu partout parce que c'est un événement ! Or le sens même de l'événement ça d'être singulier, non-répétitif au contraire d'un festival par exemple. Pour la Suisse, c'est un événement extrêmement rare, puisque ces expositions nationales ont été organisées une fois par génération. L'intervalle entre ces expositions s'est creusé dans le temps. La précédente édition – nous sommes la sixième édition – la cinquième édition donc a eu lieu en 1964, c'est-à-dire il y a 38 ans. C'est dire que cet événement mobilise toutes les énergies mais aussi toutes les passions. On verra que c'est un projet qui a aussi une très forte portée symbolique : il est le reflet d'une collectivité, il traite de questions d'identité. Par conséquent, tout le monde se sent concerné, pour le meilleur et pour le pire, avec des avantages, beaucoup d'intérêts et de passions, mais aussi beaucoup d'inconvénients pour les organisateurs.

Il a ensuite une dimension d'exception. Dans un petit pays comme la Suisse c'est un projet qui dépasse toutes les limites de ce que nous faisons habituellement. Madame Masboungi a donné quelques chiffres : 5 sites, 159 jours, 10,5 millions d'entrées, plus d'un milliard d'euros, 7000 collaborateurs, 40 expositions qui, en elles-mêmes, sont des investissements

entre 10 et 15 millions de francs suisses chacune et 1500 événements importants à répétition et plus de 3000 événements avec des événements ponctuels.

Cela signifie un projet qui a été en très forte tension entre politique, économie et culture pour des raisons liées à l'ampleur des besoins de financement. Cette ampleur interpelle nécessairement et crée des tensions sur le plan symbolique ; qu'est-ce qu'une expo nationale, qu'est-ce qu'il faut en attendre, qu'est-ce qu'il faut montrer, quelle est la Suisse qui peut apparaître en fonction des partis politiques, en fonction des régions linguistiques puisque nous sommes un pays plurilingue et pluriculturel. Et dans cette diversité les appréciations sont forcément en opposition..

Enfin dernier aspect de cette singularité, un projet avec une histoire extrêmement tourmentée, à laquelle je n'ai pas participé dès le départ, une histoire qui a commencé en 1994 avec les premières intentions. Le projet, c'est très important, s'est construit sur les cendres d'un précédent projet d'exposition nationale prévue pour 1991 et qui devait se dérouler dans une autre région lacustre aussi, à l'occasion du 700^{ème} anniversaire du pacte fondateur de de la Confédération. Mais ce projet a échoué par votation devant le peuple. Vous savez qu'en Suisse on vote beaucoup et là le peuple a refusé. Donc cette nouvelle tentative a démarré dans un climat de méfiance par rapport à ce genre de manifestation. Ceci explique en partie le fait que ce projet n'a pas du tout été porté politiquement. Cette absence de portage politique s'est révélé être une très grande chance pour le projet, d'une certaine manière parce que ça nous a laissé une entière liberté. Mais ça a été aussi une source de difficultés et de péripéties avec, en gros, une crise majeure. Je suis arrivée comme directrice technique en février 99 pour une expo qui devait avoir lieu en mai 2001. Or en été 99, il y a eu crise majeure avec départ en série et démissions des membres de la première équipe de direction. J'ai dû reprendre dans l'urgence la direction générale du projet, direction que j'ai gardée quand le projet a été recomposé et reporté d'une année.

Les expositions nationales en Suisse !

La première a eu lieu en 1883 à Zurich. Je vous montre ici l'affiche de l'exposition parce qu'on voit, quand on analyse attentivement ces affiches, qu'elles reflètent vraiment l'esprit de leur temps. La première exposition nationale a pris pour prétexte par exemple le percement du Tunnel du Gothard. Elle est pratiquement contemporaine de cet événement. C'était l'époque de l'épopée ferroviaire. La suivante a eu lieu en 1896 à Genève et là je n'ai pas résisté à l'envie de vous montrer cette affiche parce que vous voyez sur l'affiche la mention du PLM, le Paris Lyon Méditerranée. Genève se tournait résolument vers la France. Le clou de cette exposition à l'époque a été le « village suisse » qui était une reconstitution à l'échelle de l'imaginaire du village suisse idéal. Ce village suisse et ça a été très important en Suisse, parce qu'il a alimenté complètement par la suite l'imaginaire helvétique : la montagne, le joli, le petit, les chalets. Il a été un événement très fort de cette exposition.

Je vous montre ensuite 1964 ; là on voit que l'on est déjà dans la modernité. On observe déjà les premiers doutes sur le genre exposition, sur l'événement lui-même et les premiers doutes aussi sur la modernité. On est dans les années où l'on valorise et où l'on glorifie le progrès, mais les premiers doutes sont émis et les premières tensions entre tradition et modernité vont s'exprimer dans le contenu de cet événement.

Quand on me demande le pourquoi d'une « exposition nationale » , je commence toujours d'abord par expliquer le mot « national ». Il n'a en Suisse pas du tout le même sens que chez vous par exemple. Nous sommes une confédération plurilingue, quatre langues officielles, dont une majoritaire l'allemand, le français, l'italien et le romanche celle-ci en toute petite proportion. Donc un pays pluriculturel. Au cours du XIX^{ème} siècle, il y a eu une véritable obsession de la cohésion nationale, qui perdure d'ailleurs aujourd'hui, et qui a poussé à rechercher par tous les moyens à faire se rencontrer les différentes cultures. En Suisse

quand on dit national, il n'y a pas une idée de rétrécissement, d'enfermement. Ici en France où l'on est en phase avec l'Europe, ça doit vous sembler plutôt restrictif. Mais chez nous, national veut déjà dire dépassement du local et dépassement du cantonal. C'est le premier élément. Et tous les projets nationaux sont extrêmement difficiles en Suisse parce que le fédéralisme est consubstantiel de la Suisse. Le deuxième élément, je ne sais pas si je m'avance un peu en disant cela, mais contrairement à la France, pour un Suisse l'identité suisse ne va pas du tout de soi à cause de cette multiculturalité. Il y a un rapport au pays, un rapport à son identité, qui ne va pas de soi, toujours entre autosatisfaction et dénigrement.

Alors, on le voit lorsque l'on passe en revue ces expositions, il y a toujours eu un volet technique, où était présentée l'avant-garde technologique, que ce soit l'électricité, l'aviation, l'informatique, en fonction des époques, et un deuxième volet plus symbolique, le récit patriotique du pays. Un récit, puisqu'il y a beaucoup d'urbanistes parmi vous, qui est une sorte de mise en plan, de mise en ville éphémère. Ce n'est pas un hasard si, dans les précédentes éditions, les responsables de ces expositions étaient souvent des architectes. C'est parce qu'il y avait un récit fondateur du pays que seul un architecte saurait mettre en scène, mettre en plan, pour une durée qui a toujours été d'environ 6 mois.

Expo02 !

J'en viens maintenant à Expo 02. Tout en se reconnaissant totalement de ce label exposition nationale, Expo.02 a été en rupture avec les précédentes éditions sur plusieurs aspects.

Première élément de cette rupture : le projet s'est déroulé sur plusieurs sites et ceci est très porteur de sens. Les précédentes éditions ont eu lieu dans l'une des cinq grandes villes du pays, donc dans une des villes de l'armature urbaine supérieure du pays. Et pour la première fois l'événement s'inscrit dans une région décentralisée de la Suisse et en dehors du réseau urbain de premier niveau. De surcroît, on est éclaté sur quatre sites, Bienne, Neuchâtel, Yverdon et Morat auxquels s'ajoute un site mobile, l'artéplage mobile du Jura, un bateau capable de se déplacer d'un site à l'autre. Cet éclatement a été très important et il nous a beaucoup compliqué la vie, non seulement en termes de logistique et de management, mais aussi en termes de sens et de communication. Dans un pays où l'on n'aime rien plus que l'ordre, la totalité, la centralité, savoir où se trouvent les choses, on conçu un projet qui, avant d'exister et avant que les gens puissent se l'approprier, était insaisissable. Plusieurs sites, etc..... Impossible donc de savoir où les choses allaient se passer! On a beaucoup insisté sur l'idée de fête et de rencontre, mais une rencontre sur plusieurs sites semblait une conception porteuse de contradiction. C'était une première dans ce genre d'événement.

Expo.02 se déroulait aussi, deuxième élément, dans un paysage extraordinaire, le Pays des Trois Lacs. En fait, on a complètement joué là-dessus. L'événement étant une fiction, on a tiré parti de ce paysage, pour introduire une ambiguïté entre l'événement créé de toutes pièces et le vrai pays. Le visiteur était appelé à se déplacer d'un point à un autre pour voir cette exposition et il se trouvait par conséquent toujours en même temps dans l'événement, donc dans un monde complètement construit, et dans le pays, parce qu'il quittait les sites, prenait le train ou le bateau pour se déplacer sur un autre site. Quoi de plus suisse et de plus quotidien qu'un déplacement en train. Il y a donc eu en permanence un aller-retour entre le pays et son événement.

Troisième élément de cette rupture avec les précédentes éditions, Expo 02 s'est faite sans aucun message officiel de départ. Parce que cette Expo s'est élaborée dans ses prémices sur les ruines d'un échec, le politique a gardé ses distances par rapport au projet. Il va maintenir cette distance jusqu'à l'ouverture. Cette réticence elle transparaît d'ailleurs dès le départ dans l'idée du montage du financement. Le principe visait des apports de 85% de financement privé et 15% de fonds publics. Ce financement public devait servir uniquement à faire les études préalables, en attendant que les partenaires affluent et que le projet se finance tout seul. En réalité, on voulait bien lancer un projet, mais ce projet ne serait pas le

projet de la Suisse officielle. Alors que pour les précédentes éditions, il y avait un récit fondateur politique, qui se devait de montrer une Suisse indépendante, travailleuse, confiante en l'avenir, là il n'y avait pas de message donné et aucune attente formulée par le politique. Cela nous a permis d'être totalement en phase avec notre temps, de travailler avec les ambitions culturelles qui étaient les nôtres. Mais c'était aussi une très grande entrave parce que nous nous sommes retrouvés à plusieurs moments être à la fois des commanditaires et des organisateurs, et ça, c'est quelque chose qui est extrêmement perturbant et lourd à porter. De fait nous étions mandatés en même temps comme organisateurs et nommés pour concevoir réaliser et réussir un événement décidé par le politique et voté par le parlement. Tout l'environnement du projet nous donnait l'impression que nous avions seuls décidé de lancer ce projet. Finalement il fallait en porter non seulement toute la responsabilité mais aussi redéfinir toujours la clause du besoin, dire pourquoi c'était bien de la faire. Cette situation était assez étrange. D'où, peut-être, ce que vous avez évoqué, cette identification à une personne, parce qu'en fait il n'y avait personne d'autre porteur du projet que ceux-là mêmes qui avaient la charge de sa mise en œuvre.

Ensuite, quatrième élément, Expo 02 a été une fiction. Cela a déclenché des controverses pendant la préparation mais aussi pendant l'événement, surtout du côté de la Suisse bien-pensante. Fiction, parce que l'on a renoncé à être une vitrine de la Suisse. Nous pensions qu'aujourd'hui ce n'était plus nécessaire de faire ça. Donc il n'y a eu aucun effet vitrine de la Suisse. Bien sûr cette Expo parlait de la Suisse, parlait de la relation de la Suisse avec le monde, mais à travers une fiction, à travers des simulacres, à travers une construction de toutes pièces. Je pense d'ailleurs, expérience faite, que cette fiction parlait au public beaucoup plus que nos élites ne l'imaginaient au départ. La crainte était que ce soit trop intellectuel, trop obscur, trop allusif, qu'on ne s'y reconnaisse pas.

Enfin, on a renoncé à toute pédagogie. Devant une feuille blanche, vous devez concevoir un projet d'exposition nationale ; vous vous demandez quel sujet aborder ? Est-ce que l'on choisit un thème ou au contraire est-ce que l'on fait une encyclopédie ? Est-ce que l'on essaye d'identifier les problèmes majeurs de la Suisse et de les traiter ? On fonctionne beaucoup comme ça en principe, on détermine de grands enjeux et ensuite on énonce les défis d'aujourd'hui, on essaye de proposer des solutions et de les évaluer. Nous avons voulu rompre complètement avec ce schéma plutôt pédagogique, et nous avons décidé d'offrir de l'expérience, une architecture, des expositions, des événements, dans lesquels le visiteur aurait beaucoup à s'investir lui-même. Nous avons tout misé sur des hypothèses, des propositions, beaucoup de gestes élémentaires à faire soi-même et surtout un vécu ; vivre l'événement. Peut-être que le message d'Expo 02 aura été l'événement lui-même : être là, vivre là, se rencontrer là, ressentir des choses, des émotions, des sensations, et repartir avec ça dans la tête. Nous n'avons pas voulu donner l'image de la Suisse réelle, ni même une image idéalisée, ni une image du futur. Ce n'était pas « venez voir la Suisse de demain », ni « venez voir la Suisse idéale ». Nous sommes partis sur une idée de fête, même si ce terme est très fatigué aujourd'hui, parce que utilisé à tort et à travers, une fête au plein sens du terme, la fête et la rencontre. Cette idée a eu beaucoup d'influence sur le projet parce qu'on s'est donné les moyens de cette idée – vous le verrez -, tant au niveau des espaces publics que des événements. Il y a eu plusieurs démarches d'économie pendant le processus d'élaboration du projet : être au clair sur le sens du projet et sur nos objectifs nous a permis de mieux cibler ce à quoi nous pouvions renoncer, ce que nous devions protéger à tout prix.

La conception du projet

A l'origine de la réflexion sur le contenu et le sens de ce projet, il y a eu une artiste très connue, Pipiloti Rist. Je pense qu'elle est à la clé de cette idée de non-pédagogie, et du parti pris de l'émotion et des sensations. Son idée était de construire un objet d'art total, éclaté, de faire de l'éphémère, de l'aléatoire, du réseau, de donner le sens à tout cela.

Avant son départ - car elle aussi a été victime des crises successives - elle a développé cette idée d'associer un thème à chacun des sites, un thème défini par un binôme permettant de développer un champ de réflexion.

A Bienne « pouvoir et liberté » ! C'était l'idée d'aborder la question du « qui décide de moi ? » Ce thème a été décliné par l'architecture et par les projets d'expositions sur des sujets tels que l'argent, le bonheur, les vœux, le travail etc.... A Morat le choix s'est porté sur un thème plus métaphysique « l'instant et l'éternité ». Il a beaucoup inspiré Jean Nouvel, le lauréat du concours d'architecture. Les thèmes, et c'est important, étaient choisis en fonction des villes : Bienne est une capitale horlogère, une ville industrielle, elle collait bien au thème « Pouvoir et liberté ». Morat est une cité médiévale, une véritable carte postale, figée dans le temps, une situation que Jean Nouvel a su exploiter magnifiquement.

A Neuchâtel, « nature et artifice », c'est-à-dire le flou, l'ambiguïté entre le naturel et l'artificiel. Enfin Yverdon-les-Bains, « moi et l'univers », peut-être le thème le plus novateur de cette exposition nationale. En effet, d'habitude les thèmes de prédilection pour ce type d'événements, c'est l'indépendance, l'environnement, la chose publique etc., des thèmes de société, très prisés dans un pays comme la Suisse où l'on valorise complètement le citoyen membre de la collectivité et où l'on ne fait pas beaucoup de place à l'individu en tant que tel. Là c'est le contre-pied total qui a été proposé. On a voulu aborder des thèmes qui touchent au moi, le bonheur, la relation aux autres, la douleur, la sexualité, l'amour. On pouvait dire « Je » à Yverdon, et « Moi » dans son intimité. Je pense que c'était le pas le plus important vers la fiction, vers le rôle de l'individu.

Par conséquent une Expo qui a beaucoup fait appel à la subjectivité et à l'expérimentation. En définitive, ce sera le corollaire de cette absence de message donné comme une clé de lecture, le sens existait, mais il était à construire, à trouver, il n'était pas donné. Heureusement pour nous, ça s'est bien passé, le public a adhéré. Mais il y eu beaucoup de doutes ; est-ce que cela ne serait pas trop compliqué ? les gens ne sortiraient-ils pas en disant « je ne comprends pas, qu'est-ce qu'on a bien voulu me dire et me donner à voir » ? De son côté le monde politique est venu à Expo.02, il a salué le succès populaire, mais on a très bien senti qu'il a été déstabilisé. L'approche était contraire à la manière habituelle de fonctionner du politique, qui va plutôt du haut vers le bas, et donne des messages., Donner un tel pouvoir à l'individu et lui laisser la construction du sens a eu pour conséquence que cette expo n'a pas été récupérée, elle est restée une exposition de la société civile. Les politiques n'ont pas pu se l'approprier après coup comme ils auraient voulu le faire.

Les artéplages maintenant ! Je vais vous montrer des images.

Le vocable d'artéplage d'abord. Moi je l'aime beaucoup. Il existe depuis le tout début du projet, depuis 94/95, il a résisté à toutes les péripéties. Il désigne en fait les sites de la manifestation. Ces sites sont tous situés au bord de l'eau, ou plutôt entre l'eau et la terre. Et ce mot créé pour l'événement, je le trouve magnifique parce qu'il comporte les mots art et plage. Il évoque le temps libre, il évoque les vacances.

Avant de parler d'architecture, il faut d'abord parler de l'eau. Dans les prémisses de la conception du projet, il y a toujours eu l'idée de la relation à l'eau. L'eau a été extrêmement importante dans ce projet et elle a joué un rôle déterminant sur le succès de la manifestation. Il y a eu l'idée de l'eau, il y a eu l'idée de dérive, de voyage. Mais dans le même temps l'eau donnait son unité à l'événement, puisque chaque artéplage était située au bord de trois lacs reliés entre eux par des canaux. On a choisi de se poser sur les rives, mais surtout sur les lacs, c'est-à-dire sur le mouvant, dans l'eau. Cela nous a valu d'ailleurs beaucoup de problèmes, les plates-formes ont été très difficiles à construire parce qu'on était sur de mauvais sols. L'eau c'était vraiment l'idée de l'incertain, du risque, du danger, quitter les rives pour aller sur l'eau, l'idée de l'élan vers le large.

Et ensuite il faut rappeler que le principe de la disparition de toutes les constructions a fait émerger l'idée d'événement construit. On parle d'architecture, mais on pourrait aussi parler

d'événement construit parce que libéré des contraintes de la durée les architectes ont pu se consacrer à l'événement. C'est la raison pour laquelle très vite dans ces projets se sont dégagés des éléments qui sont devenus des icônes de la manifestation et qui ont littéralement porté l'événement.

Ariella Masbounji

Pour choisir les projets, aviez-vous déjà toutes ces intentions, était-ce présent dans les demandes faites aux concepteurs ?

Nelly Wenger

Nous avons lancé un concours d'architecture. Il ne s'est d'ailleurs pas appelé concours d'architecture ce qui, à l'époque, nous a brouillés avec les architectes suisses. C'était un concours de design, on l'a intitulé comme ça parce qu'on voulait que ce soit des groupements d'architectes, paysagistes, scénographes, etc..., on voulait des équipes pluridisciplinaires. Pour cela il fallait sortir de la terminologie habituelle et on a eu des équipes qui ont regroupé beaucoup de talents. Je pense que c'est ça qui a donné ce projet très particulier. Ce qui était dans les concours c'était, bien sûr les sites, c'était les thèmes, l'obligation de décliner le thème; l'architecture devait refléter, réfléchir le thème. La relation à l'eau et la construction sur l'eau était imposée par des sites qui ne pouvaient pas contenir l'entier des programmes. Par la suite, l'imagination de chaque groupe a produit des choses extrêmement différentes – mais l'idée de l'eau était là, imposée. Par contre la notion d'icône s'est imposée après coup.

Il s'agissait d'un concours international. On a eu la chance d'obtenir beaucoup de propositions intéressantes, et on a pu choisir parmi de bons projets. Pour Neuchâtel sur le thème « nature et artifice », les architectes, parmi lesquels un architecte français Jacques Sbriglio de Marseille, ont proposé de construire un paysage artificiel: une grande plate-forme sur l'eau sur laquelle ils ont choisi de réaliser deux éléments qu'on retrouve sur les rives de ce lac, à savoir des galets et des roseaux.. Il y a de très belles roselières le long du lac de Neuchâtel. Les auteurs ont reproduit ce paysage sous forme artificielle sur l'artéplage. Ce que l'on voit sur la plate-forme ce sont des galets géants. Ils s'inscrivent bien d'ailleurs dans la tradition des expositions nationales, où l'on a souvent procédé par gigantisme et miniaturisation. Les galets sont extirpés de la nature et déformés à très grande échelle. Ce que l'on aperçoit sur l'eau en vert, ce sont des roseaux artificiels, vraiment magnifiques et très poétiques. Ils avaient une tête qui s'éclairait la nuit grâce à des capteurs solaires. Le problème de ce site c'est qu'il était très construit déjà à terre, et il était assez étroit. Le souci des architectes a été de lui donner de la cohérence. La passerelle qui longe le lac avait cette fonction de structure et de lien. C'est le site où il y avait les plus belles terrasses de restaurants accrochées aux passerelles, avec un rapport à l'eau qui était très agréable et très exceptionnel.

Sur les images de nuit, on s'aperçoit que l'on a beaucoup investi aussi, au sens propre et au sens figuré, dans les éclairages. On a soigné tous ces détails d'atmosphère. Et l'une des conséquences a été que nous avons eu beaucoup plus de monde le soir et la nuit que prévu, le succès a été indubitablement lié à la lumière, au spectacle et tout ce que l'on a offert au public en soirée.

Il y avait environ 10 projets d'exposition par site et je ne vous en montrerai qu'un ou deux à chaque fois. Là c'est le palais de l'équilibre. Il s'agit d'une sphère de quarante mètres de diamètre, très belle, tout en bois, à l'intérieur de laquelle était traité le thème du développement durable . Le thème a été traité de manière assez simple en illustrant les valeurs de solidarités liées à la notion. Ça a beaucoup touché le public . Moi, ça me faisait un

peu peur, parce que je pense que c'est un thème qui est fourre-tout, dit et redit, mais avec des images les gens ont été très touchés – il y a eu plus d'un million de visiteurs uniquement pour cette exposition.

Un deuxième projet, pour montrer les choix que nous avons faits, qui s'appelle Aua Extrema, ce qui veut dire en romanche aux sources de l'eau. Elle a été financée par l'une des régions de suisse qui est le château d'eau pour une bonne partie de l'Europe. Elle voulait montrer la valeur de l'eau, comment l'eau peut relier, diviser, etc... L'idée était de visiter cette exposition pieds nus : retour aux gestes élémentaires, retour à l'étonnement premier, faire des choses ensemble pour réfléchir à un certain nombre de questions.

Maintenant on est à Bienne ; là ce sont des architectes viennois, CoopHimmelb(l)au qui ont remporté le concours. C'était un site extrêmement étendu, très éclaté. Il y avait une grande partie à terre et une très belle plate-forme sur l'eau, une gigantesque plate-forme avec trois tours qui symbolisaient le pouvoir. Sur cette plate-forme prenaient place quatre expositions, les autres expositions étant plutôt à terre. Le travail de la lumière a été réalisé par Yann Kersalé. Sous la tour illuminée en mauve/violet, il y a un très beau projet qui s'appelait « Klangturm », la tour des sons. C'est un musicien qui a imaginé produire de la musique en captant les sons environnant : eau, vagues, bruit, vent, et en les restituant grâce à un système électronique assez complexe. Il a eu beaucoup de succès.

Là je vous montre un des douze projets d'exposition de Bienne. Il s'intitule « argent et valeur, le dernier tabou ». C'est l'œuvre de Harald Seeman que vous devez connaître. C'était sur le thème des relations des Suisse avec l'argent. C'est une exposition qu'on ne peut pas raconter parce que Harald Seeman a complètement misé sur l'art, l'humour, et la provocation. Je pense que ce qu'il voulait montrer essentiellement c'est que l'argent n'a que la valeur qu'on veut bien lui accorder. J'ai choisi de vous montrer la machine à détruire des billets de banque. C'est une machine qui, pendant toute la durée de l'expo, a détruit des billets de banque, des vrais billets de banque. Ainsi une petite partie les billets de banque qu'on détruit d'habitude dans les sous-sols de la Banque Nationale étaient détruits sous l'œil médusé du public suisse pour qui, en effet, c'était d'une violence totale. D'ailleurs au début on voulait que le visiteur lui-même puisse faire le geste, mais ça n'a pas été possible, parce que ces billets sont très protégés, et c'était trop compliqué juridiquement. Mais, il y a eu aussi dans cette exposition beaucoup de dérision, un peu de distanciation par rapport au cliché de la Suisse. Le plus cocasse c'est que c'est la Banque Nationale qui a financé ce projet et qui a laissé carte blanche à Harald Seeman

Un deuxième projet à Bienne que j'ai beaucoup aimé ; il s'appelle « territoire imaginaire » ! Il est le résultat d'un concours ouvert aux urbanistes, aux artistes, aux philosophes, aux sociologues, dont le sujet était d'imaginer un territoire en l'absence de toute contrainte. On a retenu 4 projets que nous avons mis en scène. Là vous avez l'image d'un de ces projets, qui était mon préféré. Il postulait que, la température de la terre continuant de s'élever comme on le redoute, la Suisse serait immergée en grande partie ne laissant subsister que des îles constituées des zones montagneuses du pays. Les auteurs ont mis leur vision en image d'une manière très troublante parce qu'ils ont redessiné la carte de la Suisse, ils ont redessiné les écussons cantonaux, remplaçant leur langage par des éléments évoquant le monde de la mer, ils ont photographié la ville de Berne complètement immergée visitée par des touristes faisant de la plongée sous-marine, ils ont montré des gens qui faisaient de la planche à voile à des endroits où habituellement on fait du ski, etc.... Voilà le genre de questionnement et de choses que les visiteurs ont pu voir avec toujours ce mode de distanciation qui a prévalu dans la plupart des expositions.

Morat avec le thème « instant-éternité ». Là Jean Nouvel a pris un parti très fort, d'ailleurs en rupture avec le cahier des charges. Je peux le dire maintenant parce que le deuxième du concours avait recouru contre notre décision à ce motif-là justement. Sa proposition était de redessiné la ville de Morat, qui est une très très belle ville, dans un paysage extraordinaire,

une ville complètement figée, où même le vieux à l'air neuf tellement elle est bichonnée : l'idéal du bourg helvétique. Jean Nouvel est tombé sous le charme de cette bourgade, de ce paysage et du thème. A l'époque, il était en train de se battre à Hanovre. Il s'était juré de ne plus participer à une exposition et là ce thème métaphysique, et cette idée de décliner un thème l'ont convaincu. Il a pris le parti de proposer que l'artéplage de Morat serait toute la ville de Morat. Il a donc choisi de sortir du périmètre du concours et il a décidé d'investir cette ville et d'introduire des perturbations, des petites perversions dans le système, sous la forme de constructions et d'installations extrêmement légères et éphémères. Il y avait des containers qui ont envahi la vieille ville, beaucoup de bâtiments faits d'enveloppes en toile vieillie ou en couleur, il y avait aussi des édicules en tôle ondulée, des bâtiments en bois, etc... On a vu se créer ainsi une multitude de lieux nouveaux fabriqués à partir d'éléments posés là comme s'ils avaient toujours existé. Il voulait éviter ce qu'il appelle l'hystérie habituelle des grands événements, toutes ces choses qui évoquent ces grandes manifestations, les files d'attente, les contrôles d'accès, etc..., et laisser le visiteur partir à la découverte déambuler dans la ville et relire les choses, chacun à son propre rythme. Les projets d'exposition étaient dispersés, Jean Nouvel parlait d'acupuncture, un peu comme s'il essayait de faire redémarrer cette ville de Morat. Et puis comme par contraste, il a proposé, sur le lac, à 200 mètres de la rive, ce qui est devenu très vite l'icône de ce site et peut-être l'icône d'Expo.02, le monolithe ! Il s'agit d'un cube de 34 m de côté, revêtu de tôles en métal rouillées, un cube flottant, un objet complètement muet, tombé du ciel, comme s'il avait toujours été là ! A l'intérieur il y avait trois expositions. A l'étage supérieur on montrait un panorama historique, peint à la fin du 19^{ème} siècle., de la bataille de Morat, qui a opposé les Confédérés à Charles le Téméraire en 1476 . Le public se retrouve au centre de ce panorama comme au cœur de la bataille dans le paysage de Morat du 15^{ème} siècle. Au niveau intermédiaire, des ouvertures permettaient de visualiser le paysage d'aujourd'hui et de reconnaître exactement le site du panorama. Enfin au niveau inférieur à nouveau un panorama circulaire réalisé par deux artistes contemporaines qui donnait à voir une Suisse totalement subjective, des images d'une Suisse qui se laisse envahir par le monde. On voit donc dans ce monolithe que l'idée était la confrontation des temps, des images, et la confrontation de différentes identités de la Suisse.

Enfin, pour faire plaisir à Ariella, une vue du « jardin de la violence », projet que nous avons fait avec le CICR. L'idée était de montrer la violence mais plutôt la violence quotidienne sous des façades bien tranquilles, bien fleuries, dans des lieux paisibles, montrer l'inattendu de la violence, montrer comment la violence peut surgir à tout moment. Il s'agit d'un jardin, un très beau jardin en terrasse, où l'idée de violence était rendue par le travail du terrain, la juxtaposition surprenante de plantes et d'arbres que l'on a pas l'habitude de voir se côtoyer, ou de voir sous nos climats, des oeuvres d'art, etc... On a exprimé par ce jardin, la violence du déplacement, de la migration.

Yverdon maintenant sur le thème « Moi et l'univers ». C'était un artéplage très étendu, l'œuvre d'un groupe d'architectes constitué pour le concours, Extasia, dont faisait partie deux architectes New Yorkais, Deeler et Scofidio. Ils sont les auteurs du nuage d'Yverdon, qui est devenu aussi une icône extraordinaire. Il s'agit d'un nuage artificiel qui a été extrêmement complexe à mettre au point sur le plan technique. Ce nuage était accessible. Le public était invité à grimper sur le nuage, après un parcours à travers un site constitué de collines fleuries, de bâtiments très organiques et très colorés. C'était un artéplage très féminin.

Là, je ne vous montre qu'un seul projet, que j'aimais beaucoup, vous voyez une estacade sur l'eau et sur laquelle prenait place un projet qu'on a intitulé «oui». Il s'appelait à l'origine «mariage pour 24 heures», mais il a fallu changer de nom, à cause des églises. L'idée était de permettre de se marier pour 24 heures. Il n'y avait pas beaucoup de conditions sinon d'être deux. On recevait un petit objet qui restait lumineux pendant 24 heures. C'est un projet qui a très bien marché parce que les gens l'ont vraiment fait avec émotion. Ils ont compris que l'idée était de s'interroger sur la relation à l'autre, sur ce que signifie aujourd'hui être ensemble. C'était un très beau projet.

Je n'ai pas parlé d'évènements parce que je n'ai pas le temps mais dans chaque site il y avait beaucoup d'évènements. Et certains lieux de spectacle sont devenu des lieux emblématiques. Parmi eux, le Mondial, un club de musique qui a fonctionné sur un concept très clair : tous les 15 jours un pays différent était accueilli, pour conjuguer un spectacle de musique, des images et la cuisine. C'est devenu en très peu de temps un lieu incroyable, on venait de partout. Il y a eu des moments extrêmement forts qui ont très vite suscité l'attachement du public à ce lieu extraordinaire.

Et pour terminer, l'artéplage mobile du Jura. Il s'agit de cet artéplage qui se déplaçait entre les sites. Le projet de ce bateau a été réalisé par une équipe française franco-portugais Didier Faustino et Pascal Mazoyer. Ce bateau a représenté la France à la biennale d'architecture de Venise. Sur ce bateau se sont déroulé des forums, des débats sur toutes sortes de thèmes, de la musique, du théâtre du cinéma, dont un film de Godard, réalisé pour l'événement, et un événement photographique orchestré par Spencer Tunick. Le programme se déroulait sous forme de semaines thématiques, la Suisse et l'argent, la Suisse et l'humanitaire, etc...L'artéplage mobile du Jura c'était la liberté totale, il devait poser un regard critique sur l'événement et sur la Suisse. Il pouvait donc transgresser toutes nos règles.

A propos de l'événement vécu je vais revenir sur ce que j'ai déjà évoqué : il y a eu un succès populaire indéniable, qui a surpris tout le monde parce que tout le monde pensait que ce serait trop intellectuel. On a eu des taux de satisfaction extrêmement bons et constants durant les 6 mois. Les sondages indépendants effectués à la sortie ont révélé des taux de satisfaction dépassant 90%. Il y a beaucoup de chose qui mériteraient maintenant d'être analysées sur le plan de la sociologie, l'appropriation de l'événement par la société civile, le décalage de cette société civile par rapport au monde politique, ces gestes élémentaires qui ont été expérimentés, comment l'événement va alimenter la mémoire et l'identité de ce pays, etc... Tout ça reste encore à faire

Je voulais vous montrer encore cette photo qui montre l'extraordinaire mélange des publics qui se sont rencontrés à Expo.02..Pour moi qui ai fait de l'urbanisme avant ce projet, il y a eu quelque chose de fondamental à Expo.02. Il y a eu à Expo.02 un mélange de générations qu'on ne retrouve jamais dans la ville. Et en particulier pour les handicapés, on avait fait beaucoup d'efforts. Et on a été récompensé par le plaisir qu'ils ont montré. Moi j'ai vu des gens sans bras et sans jambe qui s'amusaient dans des expositions. Cela m'a beaucoup interpellée : je me suis demandé où étaient ces gens dans les villes d'habitude, où est leur place. Expo.02 a offert cette possibilité que chacun pouvait trouver sa place. Tout le monde avait droit à la gentillesse, à être bien accueilli, mais aussi à ce que le sociologue Isaac Joseph appelle le droit à l'indifférence. Je crois que c'est aussi quelque chose qu'on peut méditer aussi en matière d'hospitalité urbaine.

Film

Fred Wenger

Je vais vous parler de choses plus prosaïques. Longtemps avant l'arrivée de Nelly, j'ai participé aux prémises de ce projet et j'ai été responsable de l'organisation des sites, du choix des sites, de l'identification des parcelles dont on avait besoin, des négociations avec les propriétaires, des instruments de planification et du masterplan de l'ensemble de l'événement. Je vous donnerai dans un premier temps un éclairage là-dessus, parce que je trouve qu'il y a un parallèle avec le projet urbain assez intéressant.

Quelques éléments sur les sites. D'abord on a trouvé dans quatre petites villes (entre 6 et 60.000 habitants) à peu près 50 à 60 hectares disponibles pour aménager une exposition. Cela paraît étonnant ! Comment dans un pays réputé densément occupé peut-on trouver autant d'espaces dans des sites aussi extraordinaires au bord des lacs ? Il y a une raison

simple. Ces trois lacs ont subi deux importantes corrections des eaux à la fin du XIXème siècle et au début du XXème, qui ont abaissé le niveau de l'eau de près de 2m. Les lacs ont donc rendu des espaces. Depuis cette période, ces espaces se trouvent toujours en marge des villes, mal occupés, ils n'ont pas trouvé jusqu'à maintenant leur vocation définitive. Si bien qu'on a pu les rendre disponibles, parce que leur usage n'était pas indispensable au fonctionnement des villes. Et le fait qu'Expo.02 les a occupé l'espace d'une année et les a libérés va permettre à ces villes de redéfinir leur occupation, de réfléchir à ce qu'on peut réellement faire de ces lieux.

Particularité, qui était un cadeau pour un tel événement, chacun de ces espaces étaient situés à 5 mn à pied d'un nœud ferroviaire, ce qui a permis de monter l'ensemble du dispositif de transport du point de vue de l'organisation de manière assez aisée. On a d'ailleurs atteint des résultats extrêmement intéressants du point de vue de la répartition modale.

En termes d'instruments de planification, évidemment, dès lors qu'un terrain en pleine ville est utilisé cela signifie qu'il est affecté. Il y a eu une obligation de la part du gouvernement, à avoir de soumettre l'exposition à l'ensemble des dispositions en matière d'organisation territoriale et en matière de législation sur l'aménagement du territoire. Cela veut dire qu'il a fallu réaffecter le terrain, et pour cela faire un plan d'occupation des sols pour l'expo, et obtenir des permis de construire. Quand on sait la difficulté que cela représente en Suisse en termes de procédures, on comprend que ça a été presque une épopée. A cause de ces difficultés et des risques liés, j'ai pu commencer à travailler à partir de 94 sur cette problématique, parce qu'on savait du point de vue des délais qu'on se trouverait sur le chemin critique.

La difficulté a été de trouver un système compatible puisqu'on était dans quatre cantons différents. L'aménagement du territoire en Suisse est de compétence cantonale. Cela veut dire quatre législations différentes en matière d'urbanisme, des pratiques différentes, des modes de décisions différents. Il a donc fallu trouver un mode qui soit compatible et surtout assurer entre les différents cantons la coordination des instruments à mettre en place, des décisions à prendre par les différents gouvernements puis faire en sorte que ces décisions soient prises en même temps pour assurer, sur le plan juridique, une coordination formelle et matérielle.

Ariella Masbounji

A l'époque dans quelle structure travailliez-vous? Est-ce qu'il y avait déjà une équipe constituée ?

Fred Wenger

Il y avait bien une équipe, mais l'idée de départ était de faire une exposition avec très peu de collaborateurs et d'externaliser l'ensemble des prestations. Ça a marché jusqu'au grand clash de 99 où, en fait, les gens, pour des raisons de fonctionnement et d'organisation du projet ont dû se réunir et intégrer une organisation, mais Nelly y reviendra probablement tout à l'heure.

Ce qui est particulier pour les instruments de planification, c'est qu'on a imaginé de superposer à l'affectation du sol usuel une affectation temporaire. Pour éviter des oppositions à une modification de l'affectation et par conséquent pour assurer la continuité du droit, on a superposé une affectation pour l'exposition nationale à l'affectation existante. Ce dispositif permettait aux propriétaires de conserver leurs acquis. Le dispositif a marché, on n'a pas eu d'opposition sur la forme,

L'autre élément qui était très particulier c'est que pendant près de 4 ans, jusqu'à ce que les architectes déposent un projet qui soit lisible, on ne sait pas ce qu'est une exposition nationale et à quoi elle peut ressembler. Cela veut dire qu'il faut obtenir des autorisations des administrations, négocier avec des opposants, des associations de protection de l'environnement, des associations de riverains sans pouvoir leur montrer d'image ni de projet. Ça c'est terrible ! Lorsque l'on travaille sur un projet d'autoroute, on peut parler du projet parce que tous les interlocuteurs peuvent se représenter une autoroute, les impacts qu'elle a, etc... Sur un projet comme Expo.02, on ne sait pas du tout, il n'y a pas de représentation à montrer, et c'est une chose extrêmement difficile à faire passer auprès du public. De la même manière, cela a été un obstacle aussi avec les administrations, pour obtenir les autorisations indispensables.

Sur les instruments de pilotage, là aussi un élément qui me paraît intéressant par rapport à la problématique du renouvellement urbain. Il y a eu, évidemment, avant le concours d'architecture, jusqu'à ce qu'on puisse montrer une image, beaucoup de travaux de préparation en termes de faisabilité, de fonctionnement, d'organisation, de définition d'un programme - ne serait-ce que pour établir le cahier des charges. Il y a tout un travail de coordination qui a donc été fait sous la forme d'un masterplan sur les quatre sites par une même équipe. Et ce travail s'est poursuivi durant près de huit années dans une unité de travail rattachée à la direction du projet. Ce masterplan a été à la fois un lieu de savoir, un lieu de maîtrise et un lieu de continuité du développement du projet. Il y a eu des masterplans successifs pour développer les potentialités dans le cadre de l'étude de faisabilité, dresser les premiers budgets, préparer les cahiers des charges du concours, et c'est sur la base de ces masterplans que se sont conclus les contrats d'entreprise, parce que les projets des architectes n'étaient pas suffisamment avancés à ce moment-là. Ensuite ces masterplans sont devenus de véritables plans d'urbanisme pour régler l'implantation des différents projets à l'intérieur des sites, puisqu'on avait, non seulement Expo comme intervenant, mais une trentaine de sponsors qui venaient chacun avec des projets complètement terminés.

Enfin le masterplan a servi la coordination de toute la phase de l'exploitation de l'événement. 159 jours, exploiter quasiment chaque jour de manière différente, ça veut dire régler les problèmes de sécurité, d'accessibilité, les chantiers provisoires, par exemple, quand il faut construire une scène pendant 4 jours, il faut délimiter les zones, faire venir des camions en présence du public, etc.. C'est un travail qui a été très important et je trouve que l'outil masterplan et le processus masterplan en général a été pour moi quelque chose d'intéressant que je mets en relation avec le domaine du renouvellement urbain. Dans ce domaine en effet les outils d'urbanisme traditionnels sont des documents absolument inadaptés pour les problématiques urbaines telles qu'elles se présentent aujourd'hui qui ne permettent pas aux maîtres d'ouvrage de gérer en continuité les risques de ce types d'opérations.

Deuxième aspect dont je voulais parler c'est la question de la mise en réseau. Quatre villes pour un seul projet c'est évidemment quelque chose qui interpelle et interpelle les urbanistes que vous êtes. Une manifestation pour quatre sites dans lesquels il n'y a pas de parcours, il n'y a pas de clef de lecture, il n'y a pas de centre. Ça veut dire que l'événement est vécu comme une expérience, qui suppose des choix ou, au contraire, suppose d'accepter l'aventure de la découverte. C'est un pari fou parce que c'est l'incertitude sur les prévisions et les capacités, c'est l'incertitude sur les transports, sur la restauration, sur la capacité des expositions c'est-à-dire sur l'ensemble de la programmation. On a oublié maintenant, parce que ça a marché à peu près comme on l'avait imaginé dans les prévisions, mais c'était un pari fou de penser qu'on pouvait faire face à l'incertitude du comportement des visiteurs. Le premier jour ils auraient pu se comporter de manière complètement différente de ce qui avait été prévu et toute notre programmation, nos capacités auraient été chamboulées. Cette aventure a été finalement bien acceptée par les visiteurs. La pratique de l'excursion en Suisse est usuelle, les gens sont habitués de se balader avec un sac à dos. Ils ont fait cela de manière assez naturelle pour l'exposition nationale. De plus, au quotidien, les Suisses

sont habitués aussi à pratiquer le réseau urbain. C'est une réalité quotidienne pour beaucoup de gens de se déplacer en train sur des distances relativement importantes pour aller au travail. Non pas comme ici à Paris pour aller en direction du centre, mais de manière complètement éclatée en fonction de la configuration de l'armature urbaine.

Pour moi, sur ce point-là, l'analogie évidemment saisissante avec l'idée de métapolis comme l'a développé François Ascher. On peut résumer Expo.02 en disant qu'elle offre la multiplicité des lieux, la multiplicité des actions et la multiplicité des temps simultanés. En quelque sorte, c'est la définition d'une métropole et c'est pour cela qu'on dit souvent d'Expo.02, qu'elle offre la ville en expérimentation, parce qu'elle offre en fait les mêmes possibilités de choix permanent.

A l'échelle suisse cette thématique me paraissait également intéressante parce, comme en France, on a une méfiance historique à l'égard des villes, puisqu'on fait voter plutôt les km² que les citoyens. C'est d'autant plus vrai en Suisse qu'on aime bien avoir les pieds sur terre. L'idée de la «ruralité» est quelque chose d'extrêmement défendue avec, pour conséquence, qu'il n'y a ni politique de ville, et qu'il y a peu de reconnaissance pour le système urbain d'une manière générale. Il a bien fallu au début des années 90 dessiner une image qui véhicule des logiques de centralité qui sont un peu éculées. On le voit ici sur un extrait d'un schéma tiré d'un document de l'Office Fédéral du Développement du Territoire. Mais ce n'est pas qu'une image, c'est aussi quelque chose qui influence les politiques, c'est la manière qu'ont les politiques de voir leur système urbain et dans cette image-là, au début des années 90, il y a une acceptation assez explicite de la polarité de Zurich et de la ville de Zurich comme pôle principal de l'entier de la Suisse.

Ce qui me paraît intéressant c'est qu'en choisissant quatre villes, organisées en réseau, situées dans un espace au milieu de la Suisse comme je l'ai montré sur l'image précédente c'est-à-dire hors des zones de Genève et Lausanne, et du triangle d'or comme on l'appelle en Suisse de Zurich, Bâle et Berne, le politique a donné le signe d'une lecture différente de ce réseau. Par ce choix, il est en train de renouveler sa lecture et de donner la préférence à la lecture d'un réseau urbain, d'un système urbain articulé autour de grandes et de petites agglomérations qui sont complémentaires. Et j'observe que dans le même espace de temps des années 90 et 2000, Zurich a subi quelques contre-coups cuisants, notamment l'effondrement de Swissair. Elle a dû solliciter la Confédération, c'est-à-dire la solidarité des autres cantons de Suisse. Et puis, on vient de décider d'abandonner un projet qui a été très connu pendant un certain nombre d'années, l'idée de Swissmétro. Il s'agit d'une liaison entre Genève et Zurich par train rapide à sustentation magnétique, qui est évidemment un train qui favorise les centralisés. Le fait d'abandonner ce projet-là, après Expo.02, c'est pour moi le signe aussi que cette lecture de l'armature du réseau urbain a été modifiée par l'exposition nationale. C'est quelque chose qui va avoir des influences importantes sur les années à venir.

D'ailleurs le débat est ouvert : Regarder ce dépliant d'une association qui soutient l'idée de la «Métropole Suisse». C'est une association dans laquelle est actif le sociologue Michel Bassand, que certains d'entre vous doivent connaître. C'est un document qui a été largement diffusé durant l'année 2000, on voit donc qu'on est dans un débat tout à fait d'actualité en Suisse.

Je terminerai là-dessus. J'ai mis là le nom d'un certain nombre de grandes villes que vous reconnaissez pour avoir été les villes d'accueil d'un certain nombre d'expositions internationales. En fait ce qui m'intéresse dans le questionnement que j'évoque ici, c'est de savoir ce qu'on peut faire encore aujourd'hui de ces grandes expositions. Il m'apparaît de manière flagrante que ces grands événements concentrés sur un seul site sont dépassés aujourd'hui par l'obsolescence des représentations des villes qu'elles ont servies. Alors les théoriciens de l'urbanisme nous ont éclairés sur ce point, c'est que la multiplicité, la diversité,

les systèmes en réseau se sont substitués à la vision d'une totalité héritée de la tradition classique. Je trouve qu'à cette vision renouvelée correspondent aujourd'hui des événements qui devraient, logiquement, être redéfinis et adaptés à cette nouvelle vision de l'urbain. Pour moi Expo.02 aura été un événement contemporain aussi dans ce sens-là et je pense qu'il faut y voir une clef de son succès.

Ariella Masbounji

La parole est à Jean-Pierre Dufay qui a eu la chance, comme moi, de visiter l'exposition une semaine avant sa fermeture. Il est membre du Club Ville Aménagement, dirige la ville nouvelle de Sénart où il envisage d'ailleurs de jouer la carte de l'éphémère.

Jean Pierre Dufay

Je me suis précipité avant la fermeture de l'Expo, peut-être parce qu'il n'y a pas eu encore assez de communication. C'est vrai qu' en France les gens se sont rendus compte de l'importance de cette Expo assez tardivement et c'est vrai qu'à la fin tout le monde s'est un peu précipité.

Je pourrais témoigner d'une chose qui m'a beaucoup frappé aussi, c'est que ça a été un véritable bain de création architecturale. C'était fantastique de voir cette utilisation très novatrice de matériaux, c'était fabuleux, et, en même temps, il y avait un incroyable effort d'insertion dans le grand paysage. Je crois que le monolithe de Jean Nouvel on ne l'aurait pas transplanté à Yverdon, le nuage blanc on ne l'aurait pas envoyé à Morat et je crois qu'il faut bien voir aussi que c'était quand même quelque chose qui avait été excessivement bien travaillé. Chaque artéplage était très homogène dans sa conception d'ensemble. Il y avait là une relation entre les objets et le grand paysage et le paysage auquel il s'adossait qui était quand même très travaillé, très fondamental, à tel point qu'on avait envie, sur certains sites, de se dire – et je pense là au nuage - que finalement s'il restait là ad vitam eternam ça serait formidable.

ça nous interpelle beaucoup et c'est peut-être pour cela qu'on est allé là-bas, pour une relation qu'il doit y avoir dans notre métier d'aménageur entre ce que j'appellerai le contenu, le contenant et l'insertion dans le paysage. Je m'explique.

On a souvent été ancré dans des systèmes assez traditionnels où, finalement, on définit une programmation, un besoin en équipement public ou autre, et puis à partir de cela on fait un concours classique traditionnel d'architecture, qui produit une architecture et crée des fonctions. Là j'ai trouvé que ce qu'il y avait d'intéressant dans la démarche c'est le fait que l'architecture en elle-même exprimait quelque chose alors que la fonction d'usage de l'objet, ou l'exposition qu'il y avait à l'intérieur de l'objet, n'était pas toujours évidente. Je pense que ça peut nous amener à sortir un peu d'un certain moule, où l'on traite des salles polyvalentes qui ont toujours le même aspect, des salles de concert qui ont toujours un peu la même apparence, tout au moins on définit un usage stricte, monolithique, à un certain nombre d'objets. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette exposition, c'est la démonstration qu'on peut aussi créer un certain nombre d'objets et qu'ensuite les fonctions pourront se décliner ou se trouver d'elles-mêmes.

Le deuxième point qui m'a paru très intéressant, c'est que c'était une grande chance d'avoir un éclaté en quatre sites. Je ne sais pas si on pourra le refaire ailleurs, la chance venait aussi peut-être du fait que vous étiez dans un paysage exceptionnel avec un lac. Ça crée quand même un rapport très important entre la dimension de chaque artéplage et son hinterland. On était obligé quand on allait sur cette exposition forcément de passer par la ville, de se déplacer, de vivre avec la ville. Il y avait donc un rapport incessant tout au long de ces visites, on repassait sans arrêt dans l'urbain «normal», dans la ville normale. Je

pense qu'à ce titre là, ça avait un côté assez époustouflant, qui faisait du spectateur un acteur. Il fallait se prendre en main, il fallait s'organiser, il fallait se débrouiller, et je crois que là aussi c'est quelque chose d'intéressant à creuser.

Je crois qu'il faut souligner aussi que la logistique était quand même absolument remarquable. Il y avait deux grands efforts : c'est à la fois l'effort sur la logistique et les déplacements – ça allait de la conception d'hôtels précaires jusqu'à l'organisation des déplacements où il y avait ce foisonnement dans tous les sens, on voyait des gens qui avaient leur petit logo Expo 02, on se croisait dans les trains, on se croisait dans les bateaux, à vélo, dans les parkings, et je crois que derrière tout cela il y avait une organisation logistique très professionnelle et très intéressante. Je crois que ça nous amène effectivement aussi à réfléchir sur les notions d'échelles. Chaque artéplage avait une dimension humaine qui était importante, on n'était pas dans ce qu'on a connu à Barcelone ou à Lisbonne. On était dans des sites restreints, où il y avait quand même un effet d'énormité, face à des créations architecturales qui étaient assez époustouflantes dans leur échelle. Ce n'était pas mièvre, j'insiste bien là-dessus, ça vous laissait parfois vu la taille des objets. L'effet réseau, effectivement, a joué à plein et était quand même assez fondamental.

Ça ce sont deux grandes réactions que j'ai eues en allant visiter. J'insiste beaucoup sur le fait que c'était quand même un formidable laboratoire de création architecturale. Avec le recul - parce qu'on se dit toujours, somme toute, sur des investissements pareils à quoi ça sert, à quel usage, etc.- ça décoiffe, ça décape. On se dit qu'il y a en effet quand même pas mal de concepts en matière d'urbanisme et d'architecture sur lesquels on est ébranlé et on peut revenir.

Alors, effectivement, il y a peut-être quelques questions qui se posent, c'est en particulier l'éphémère. Est-il aujourd'hui ou est-il pour demain dans la recherche d'une centralité, dans la recherche de lieux de vie au sein de la ville ? Est-il une donnée avec laquelle il faut jouer ? Je crois que là on est aujourd'hui au seuil d'une vraie question. L'éphémère et l'évènementiel sont, à mon avis, des données assez incontournables dès qu'on veut créer maintenant des lieux de vie. En tous cas on s'est aperçu qu'il y avait un vrai besoin. Ça pose quand même le problème du coût. Je crois qu'il faudra qu'on aborde cette question parce que c'est important : comment peut-on supporter un tel investissement ? C'est quelque chose qui m'interpelle beaucoup et je crois que ça mériterait qu'on discute là-dessus.

Le deuxième aspect qui m'a beaucoup frappé dans cette Expo ça a été le poids du symbole et de la sémantique. Le mot artéplage, le mot Expo 02, c'est tout simple mais il y avait un mystère, il y avait quand même une utilisation très très ciblée d'un certain nombre de symboles très simples, très ramassés, compréhensibles par tous avec une vision quasiment internationale. On pouvait visiter les artéplages et ne parler ni français, ni anglais, ni italien, ni allemand et comprendre tous les symboles qu'il y avait derrière l'exposition. Je crois que là il y avait une force du symbole qui a été poussée jusqu'à l'extrême et je trouve que de ce point de vue là c'est extrêmement enrichissant et intéressant.

Je ne suis pas sûr pour autant que les symboles qui étaient rattachés à chacun des sites, Yverdon « moi et l'univers » ou à Morat « instant et éternité », seront finalement retenus par le visiteur. C'est peut-être une question à laquelle vous pourrez nous répondre aussi, deux mois ou trois mois après, est-ce que c'est l'architecture qui a été présentée ou est-ce que c'est le thème ? C'est une vraie question à laquelle j'aimerais bien avoir une réponse. La réponse pour moi c'était l'architecture qui primait avant tout et c'était quand même ce formidable élan de créativité – pour moi c'était vraiment la créativité humaine en matière d'architecture et d'urbanisme qui était assez époustouflante dans son aspect totalement dérogatoire par rapport à toutes les normes, tous les concepts. Mais peut-être que d'autres ont eu des réactions radicalement différentes. Moi j'ai eu cette réaction en tant qu'aménageur.

Ariella Masbounji

Je rajouterai deux ou trois questions de même nature sur le rôle durable de ce laboratoire d'architecture. Est-ce que ça a laissé des traces dans le présent? Les villes d'accueil ont-elles changé leur commande architecturale? Font-elles appel aux artistes, ce qui était très présent dans cette exposition? Est-ce que l'intercommunalité s'est vraiment renforcée, est-ce qu'elle existe aujourd'hui? Et vous m'aviez signalé une chose assez importante, c'était le rapport au lac, construire sur le lac était une chose qui était devenue beaucoup moins tabou, est-ce que c'est durable? Est-ce qu'aujourd'hui on en ressent les effets?

Nelly Wenger

Je vais essayer de répondre d'abord à la question de l'architecture. En fait, on a une réponse très nette là-dessus parce qu'on a fait des sondages très régulièrement tant pendant la manifestation qu'après. C'est absolument net, depuis le départ, et c'est constant durant l'événement, l'architecture est le premier élément qui est cité par les visiteurs lorsqu'on les interroge sur ce qui les a interpellés. On a voulu une architecte de l'ordre du merveilleux. J'ai parlé d'événement construit, on pourrait discuter. On est en dehors des tendances de l'architecture avec cette architecture là, elle ne répond pas à des normes, elle a eu la chance de pouvoir s'affranchir du fonctionnel en partie en tous cas, elle a eu la chance de pouvoir s'affranchir de la nécessité de durée. Donc c'était une architecture de fête et elle est merveilleuse au sens premier du terme. On a beaucoup veillé à la dimension parce qu'on se rendait bien compte que l'échelle était importante et qu'il fallait que ce soit gigantesque pour ne pas tomber dans le Disneyland et dans le modèle réduit. En fait, ce qui a été très étonnant pour moi, c'était que ça a marché sur le grand public, parce qu'en Suisse l'architecture n'est pas un art qui est populaire. Je ne sais pas comment c'est en France, mais l'architecture n'est pas un art partagé. On se précipite dans les musées pour voir des peintures et des sculptures, mais l'architecture reste réservée à une certaine élite et, en principe, on peut même dire que l'architecture contemporaine est plutôt mal comprise, voire décriée... Et là, tout d'un coup, non seulement c'est la première fois, en tout cas pour moi dans mon travail, que je vois des professionnels, des architectes, aimer quelque chose et en même temps que le grand public – donc c'est épatant.

Le deuxième élément qui a fait le succès c'est la qualité de l'accueil. Et en termes d'urbanisme, moi ça m'interpelle complètement. On a mis beaucoup d'efforts sur l'accueil, le confort des visiteurs, la gentillesse de ceux qui étaient là, les gens qui travaillaient à Expo.02 étaient extrêmement motivés. Je pense que cette idée d'hospitalité de la ville est extrêmement forte. Moi je croise encore des gens aujourd'hui qui ont des étoiles dans les yeux et qui disent "il y avait tellement de gentillesse". Alors je pense que c'est un besoin et chez nous ça a révélé des manques aussi dans la ville et dans la vie de tous les jours.

Enfin, c'est vrai que cette architecture sur les lacs et sur l'eau ça a été une violence en Suisse où les lacs sont inviolables. Sur les lacs on voit des bateaux et pas de l'architecture. Expo.02 a permis de tester cela et c'est beaucoup trop tôt pour vous dire si ça aura un effet parce qu'on est encore trop proche de l'événement. Je pense que ces images se sont imprimées, je pense que ce qui reste, c'est cette potentialité. Les villes d'accueil pourront dire ce qu'il va advenir du réseau parce qu'ils y travaillent actuellement mais, contrairement aux expositions précédentes où on essayait de léguer des infrastructures, on laissait des théâtres, on laissait des choses, le tout sera démonté. Mais c'est comme de l'humus, on a laissé un potentiel, on a laissé une image, ils ont vu ce qu'on pouvait faire là et ils ne pourront plus jamais revenir à la situation antérieure, ce n'est plus possible. C'était cela notre objectif, c'était de montrer le potentiel d'un territoire, quitte à tout retirer pour laisser le potentiel d'autres créativité prendre place.

Je voulais venir sur un effet qui a beaucoup frappé les Français qui sont venus chez nous et qui a beaucoup contribué à l'appropriation de l'événement par le grand public, c'est le fait qu'il n'y avait pas de publicité sur les sites. Le sponsoring n'a pas été à la hauteur de ce qu'on escomptait, mais a tout de même atteint 350 millions de francs suisses. Et les contre-prestations étaient extrêmement limitées, c'est-à-dire que ceux qui ont accepté de payer des sommes qui allaient de 6 millions à 20 millions de francs suisses, c'était avec l'idée qu'il n'existait pas de contre-prestation, donc il y avait interdiction de produit, de référence trop explicite aux produits. et ça on en est très très fier. ça nous a été signalé comme étant un élément extrêmement important dans la perception parce qu'il n'y avait aucune pression commerciale dans l'Expo. Il n'y avait pas d'injonction, pas de pression. Même dans la restauration, on a soigné des tables de pique nique qui étaient dans les meilleures places au bord du lac, on pouvait venir avec son sandwich et ça, ça a compté beaucoup, beaucoup, dans l'appropriation. C'était vraiment l'Expo de chacun et pas l'expo de Sony, UBS et autres. C'était difficile au départ de convaincre les partenaires d'aller dans ce sens mais je crois qu'ils en ont retiré aussi les effets parce qu'ils ont vu que ça avait un rôle très important.

Je pense que ça a beaucoup participé aussi à cette architecture. Et puis le fait d'être en ville, d'être sur quatre sites, ça nous a permis d'être à l'échelle humaine, mais aussi d'être dans les hauts lieux de la ville, dans les bords de lac, les endroits les plus protégés. Avec une concentration de 10,5 millions de visites sur un même site, on aurait dû être, comme d'autres expositions, comme à Hanovre, dans des non-lieux, c'est-à-dire en dehors de tout, dans des zones industrielles, dans les marges. Là on a pu se permettre d'être dans le beau en permanence et ça, ça a joué un rôle extrêmement important. Le rapport au paysage que vous avez évoqué, avec une architecture qui est en rupture totale avec le paysage, en décalage, c'était une architecture assez violente, en confrontation avec le paysage et elle a permis de montrer l'écart avec le paysage, tout en le révélant.

Fred Wenger

Pour la question de l'intercommunalité !. C'est la première fois que ces quatre villes collaboraient. Ce sont quatre villes situées dans quatre cantons différents, dans deux régions linguistiques, dans des régions de confession différentes – ce qui a une importance non négligeable dans cette région – et là ils sont en train de réutiliser le leg que leur a laissé Expo.02, c'est-à-dire l'appartenance «Pays des Trois Lacs», un label inventé pour l'événement. C'est une chose qu'ils ont découverte, ils ne se reconnaissaient pas du tout sous ce label. Aujourd'hui les populations de ces différentes villes, qui ont vécu ensemble une expérience difficile à travers les péripéties du projet mais aussi extrêmement enthousiasmante redemandent d'autres projets. Ils se disent aujourd'hui : «ce n'est pas possible qu'on vive comme on a vécu avant». Donc c'est une espèce de goût d'ouverture, ils en redemandent, ils veulent faire des choses ensemble. On verra ce que ça va donner mais je crois que sur cette envie on peut construire quelque chose de durable en termes de collaboration entre villes.

Ariella Masbounji

Avant de prendre les questions du public, je voulais signaler deux livres écrits par Nelly Wenger : «Je vous invite», avant l'achèvement de l'Expo et puis «la Suisse du nuage » pendant l'Expo, Ainsi que ce magnifique livre qui raconte l'Expo : «Imagination» épuisé plusieurs fois et en réédition.

Jean-Paul Dumontier

Moi je confirme tout ce que vous avez raconté. J'y suis allé deux fois. D'ailleurs je voudrais que vous expliquiez bien que ça a eu du mal à démarrer. Le bouche à oreille a fonctionné et après on a vu un phénomène de masse. Il y a une chose que j'aimerais bien que vous nous expliquiez : la deuxième fois où j'y suis retourné, il y avait même un débat parmi les gens sur cette contradiction entre de l'éphémère et des choses qui sont de telle qualité, en particulier le cube de Nouvel. Les gens disaient «mais ce n'est pas possible, on ne va pas démonter ce truc là, on le gardera» et des gens de votre organisation nous avaient expliqué qu'on se posait la question dans la presse, qu'il y avait des débats sur les coûts d'entretien, de gestion, etc... Ce que j'aimerais que vous nous disiez, c'est ce qui, finalement, va rester. Est-ce que tout va être remis en état tel que vos partis écologiques vous l'imposaient ou est-ce qu'on va finir par revenir sur cette chose là et garder certaines choses ?

Nelly Wenger

Actuellement le monolithe est en train d'être démonté, le palais de l'équilibre aussi. Le seul élément qui pourrait encore rester c'est le nuage d'Yverdon mais pas dans sa configuration expo mais il est question d'y faire, avec l'Agence Spatiale Européenne, un musée. C'est vrai que ça a quelque chose de choquant ; cette idée d'éphémère était toujours présente et, personnellement, j'étais une adepte de cette idée. Je le suis toujours parce que je pense que l'éphémère c'est consubstantiel de la mémoire, et le sens de ces manifestations c'est d'abord de fabriquer de la mémoire collective dans un pays. J'étais beaucoup confrontée à cette question où on nous reprochait de vouloir démonter tout ça, et je disais : c'est comme le gâteau de mariage la pièce-montée, on la casse, on l'ingurgite, on la mange pour permettre le souvenir. C'est vrai, même moi j'ai faibli avec le temps, j'avoue, quand j'ai vu les objets finis. Six mois, si on devait parler management, c'est une durée épouvantable parce que vous faites de la qualité pour du permanent à des prix qui sont les prix du permanent pour une rentabilité qui est sur six mois. En plus on avait une haute ambition culturelle, architecturale, on ne voulait pas faire du médiocre. ça a donné des choses qui ont d'ailleurs bien résisté, si vous y êtes allés vers la fin vous avez vu que ce n'était pas détérioré. D'où cette douleur de casser des choses belles et neuves encore. Initialement ça a été une demande écologique de tout démonter puisqu'on ne peut pas construire sur les lacs, ensuite il y a eu des tentatives de reprises. Mais nous on avait un droit de veto, avec les auteurs, sur la réutilisation de ces objets parce que imaginez les propositions qui ont été faites ! Le monolithe de Morat, il n'a de sens que s'il reste à Morat avec son contenu. Les propositions qui sont venues ça a été de reprendre ce monolithe de le mettre sur le lac de Lucerne pour faire une exposition de verrerie, un autre voulait le prendre dans une vallée où il aurait été coincé entre une montagne et un immeuble de 18 étages. Là on a mis notre veto et on a dit, soit il reste à Morat, soit il est démonté. Avant l'Expo on a dit que c'était l'affaire de l'événement lui-même de créer les symboles de l'événement, on ne pouvait pas, nous, décider ce qui devait rester mais on disait que si quelque chose ressort comme un symbole fort, ce sera à d'autres de s'occuper de le laisser. Moi je suis volontairement restée en marge de ça parce que je trouvais que ce n'était pas mon rôle d'essayer de garder des choses. Mais c'est vrai que j'ai faibli avec le temps : mais autant avoir de belles images dans la tête que de voir ces objets se détériorer ou être malmenés par des réutilisations malheureuses.

Mme Michèle Sustrac

J'ai eu l'occasion d'y aller, et je voulais vous remercier parce que c'est effectivement superbe. Je m'interrogeais justement sur cette dimension d'éphémère et de création permanente, pas seulement de l'architecture, mais des événements artistiques et culturels. Il

me semble que finalement on a produit du collectif à partir de la convocation de sensations à titre individuel où chacun s'est trouvé convoqué dans sa partie la plus intime et la redécouverte de quelque chose, comme un réveil, mais qui a fabriqué le partage. Je voulais savoir quelle était la place des habitants, est-ce que c'était vraiment des gens venus de toute la Suisse, localement est-ce qu'il y a eu un engagement des gens, et l'autre question c'est comment avez-vous choisi vos artistes et comment les avez-vous appelés, était-ce au niveau Suisse ou international et quels sont les actes créatifs que vous avez convoqués et comment avez-vous fait ce choix ?

Nelly Wenger

La place des habitants était prépondérante, non pas seulement dans la fréquentation mais aussi dans l'atmosphère. ça a été le fruit d'une politique concertée, volontariste de notre part, parce que pour les habitants il y a eu plusieurs stades : il y a eu d'abord l'enthousiasme de départ, ensuite la distance totale quand il y a eu crise parce qu'on s'est moqué d'eux au fond, ensuite sont venus les ennuis de chantier, plus de places de stationnement, donc des problèmes objectifs à résoudre. Nous avons décidé, sur le plan de la communication, de complètement concentrer la communication d'abord sur la région et ensuite de rayonner vers le reste du pays. Atteindre un pays comme la Suisse c'est extrêmement complexe à cause des questions de langues et de cultures. Mais on s'est dit d'abord il faut qu'il y ait l'adhésion des locaux et ensuite on est allé de l'intérieur vers l'extérieur. Ces gens se sont senti les hôtes de toute la Suisse, responsables d'accueillir les autres et ils se sont investis dans ces artéplages mieux qu'on ne l'a espéré. Ce qui a eu pour effet que les populations locales sont venues tous les jours, au point que les commerces des villes ont été assez désertés. Il y a eu un public aussi de toute la Suisse – un Suisse sur deux a visité l'Expo - 50% de la population suisse a vu Expo.02 et l'a vécue. Donc quand je parle de mémoire collective c'est aussi ça, c'est un potentiel qui est énorme, les gens se parlent par monolithes interposés, ils ont tous vu la même chose, le terme d'artéplage s'inscrit dans le vocabulaire courant. Et ce qui nous a fait plaisir aussi c'est que dans la catégorie des jeunes, c'est-à-dire entre 15 et 29 ans, le pourcentage a été encore plus élevé, et les écoliers sont pratiquement tous venus. Les habitants sont venus tous les jours, c'est évident qu'il y a eu une adhésion des locaux énorme et qui a beaucoup contribué aussi à l'atmosphère et au succès de la manifestation.

Michèle Sustrac

Combien d'emplois ont été créés ? Qu'est-ce que ça a fabriqué comme levier économique pour la région ?

Nelly Wenger

Il y a eu 7.000 emplois. Quand je suis arrivée à l'Expo il y avait moins de 100 personnes qui travaillaient, ensuite on est passé très vite de 100 à 500, en termes de management cela représentait l'équipe centrale. Et puis pendant l'ouverture on était à 7000 avec les collaborateurs qui étaient sur les sites. Il y a donc eu cette création d'emplois. On a fait aussi des études économiques qui ont démontré l'impact économique de l'événement. Les impacts directs sans les impacts indirects, sans les effets d'images, sont estimés à 2 milliards de francs de revenus dont la moitié dans la région et la moitié sur le reste de la Suisse et à l'étranger. Par exemple on a fait un spectacle d'ouverture qui était une superproduction sur 4 sites en parallèle, encore une prouesse technique : c'était un spectacle qui se jouait en temps réel sur les 4 sites pour vraiment aller dans cette idée de multisite jusqu'au bout, avec des orchestres qui étaient sur les 4 sites et qui jouaient de

manière synchrone, et là il y a eu 1500 figurants de la région. Ça a été un facteur d'adhésion considérable aussi au projet. On a utilisé tous ces ressorts là.

Pour répondre à la deuxième question : l'architecture et les créateurs! C'était un concours international pour la conception des sites. Pour les projets d'expositions (il y en a eu 40), nous n'avons pas fait de projet en interne. Notre direction artistique a eu un rôle de mise en relation d'un partenaire avec une équipe d'auteurs, d'architectes, scénographes, artistes. Il y a eu beaucoup, beaucoup d'internationaux ; d'abord parce qu'on le voulait, et même si on n'avait pas voulu, on était complètement hors des limites de production du pays parce que tout s'est passé en parallèle sur deux ans. Ce sont des chantiers et des investissements gigantesques. On a donc fait appel à tous les talents possibles et à chaque fois il y avait une équipe par projet avec des artistes, souvent qui avaient déjà travaillé sur ce thème, dont on connaissait les œuvres sur telle ou telle thématique. Il y a eu aussi beaucoup d'œuvres d'art sur les artéplages, en particulier à Morat où le volet artistique était extrêmement présent. Il n'y avait aucune réserve, les artistes sont venus de partout.

Ariella Masbounji

Sur l'attitude des architectes vous aviez opposée, entre l'équipe Coop Himmelb(l)au et Jean Nouvel. Les premiers ont fait preuve de plus de rigidité refusant les adaptations nécessaires à la mise en œuvre du projet et vous avez fini par leur retirer la moitié du site qui leur était attribué. A l'inverse le projet Nouvel relevait davantage du concept que du dessin fini, et ce concept a pu s'adapter à tous les aléas rencontrés, sans être dénaturé ni dévoyé.

Nelly Wenger

Oui, parce que la grande difficulté de ce projet ça a été d'élaborer le projet en même temps que de monter son financement. On avait d'un côté une date butoir, impérative, et de l'autre côté un financement qui n'était pas là, puisque les équipes antérieures étaient parties de cet a priori complètement faux, et qui est un leurre, que ce serait financé complètement par le privé. Et en même temps on devait construire. L'enjeu c'était comment faire pour maintenir l'ambition et la qualité. Comment savoir à quel est le moment on doit décider, fermer les choix parce que au-delà il sera trop tard pour les délais, ou au contraire attendre parce que ça peut toujours s'améliorer, parce que peut-être qu'un partenaire financier peut encore venir. Ça a été un jeu extrêmement subtil où, je pense, comme directrice, j'ai poussé les équipes jusqu'aux limites du possible.

Autre chose, c'est que ça dépend beaucoup des architectes. Déjà initialement le concept de Jean Nouvel était un concept de génie. Génial par rapport à nos besoins parce que, d'abord, il occupait toute la ville. Cette idée d'acupuncture permettait à chaque projet d'être autonome : il y avait par exemple «le jardin de la violence», c'était un objet. Il a y avait de l'argent pour 15 expositions, alors il y avait 15 expositions qui se faisaient, et s'il y en avait moins, il y avait des points d'acupuncture qui disparaissaient. Tandis que sur les autres sites, quand des projets n'étaient pas financés, on a dû gérer les vides, les déplacements, les remplacements. Quand Swissair a fait faillite, on a perdu un projet, quand DiAx et Sunrise ont fusionné, on a perdu un projet. On est dans des contingences où l'on est dépendant de l'humeur générale d'un pays, de l'économie. On a donc dû gérer cela, et là le génie de Jean Nouvel a d'abord été d'offrir ce concept et ensuite d'avoir assez de talent – c'est ainsi que je l'analyse, il a une réserve de talent telle - que pour lui ce n'est pas un problème de retomber sur ses pieds quand il y a un problème. A un moment on a vraiment eu des difficultés, il a dû recomposer mais il avait toujours une idée qui était encore meilleure que la précédente. Il disait «bon alors s'il n'y a pas beaucoup d'expositions, renonçons à telle idée qui était l'idée

de départ, et tout d'un coup ce n'était plus un labyrinthe, mais c'était une grève et c'était encore mieux qu'avant. Tandis que à l'inverse, CoopHimmelb(l)au sont venus avec leur idée de plate-forme et de tours, C'était beau mais c'était rigide : il aurait pu y avoir un tremblement de terre, une guerre nucléaire, ils n'auraient pas changé une virgule dans leur projet. Par conséquent, ils nous remettaient des projets qui ne remplissaient pas les fonctions, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de restaurant, il n'y avait pas de toilettes, il n'y avait pas de lieux d'exposition, etc... Les budgets octroyés portaient dans l'optimisation des tours et de la plate-forme et il n'y avait plus rien pour les réalisations indispensables à terre. Alors, on a scindé le site en deux, on a donné le projet à une autre équipe, et on les a gardés pour la plate-forme.

Je pense que sur ce point, ce qu'il faudrait thématiquer, c'est toute la relation entre management et travail d'auteur. On a testé cela jusqu'aux limites et je pense qu'on a donné la parole aux auteurs. Il y a eu aussi le fait que j'ai été une directrice générale extrêmement sensible à l'architecture – un fait lié à ma fonction précédente - ce n'est probablement pas complètement étranger à l'importance qu'on a accordée à cela. On pourrait parler aussi de tout le jeu entre entreprise générale chargée de la réalisation, les auteurs et nous direction de l'événement. On a exploré toute la partie contrat, on a innové, on a créé des instruments très complexes, sur mesure, pour gérer cette relation à trois, et ça a marché. Les auteurs ont pu voir leur projet respecté, nous avons pu aussi obtenir des auteurs qu'ils respectent des coûts, qu'ils respectent des délais - ce qui n'est pas évident – et on a mis en place une mécanique, qui était risquée mais qui a extrêmement bien fonctionné avec des outils juridiques. Par exemple il y avait un contrat d'entreprise générale, -une chose par définition d'extrêmement figée, parce qu'on sait qu'il n'y a rien de pire que d'essayer de modifier quelque chose dans un contrat d'entreprise générale – contrat dans lequel on a inventé des systèmes d'ouverture de fenêtres qui nous ont permis de faire des modifications jusqu'au bout sans être contraint par la pression des coûts.

Il y a la question aussi des architectes. Les architectes étaient nos mandataires pendant toute la phase de conception, jusqu'au projet définitif. Quand ils sont arrivés au projet définitif, on a beaucoup hésité, mais on l'a fait et c'était bien, ils sont passés directement sous contrat avec les entreprises générales. Nous nous sommes mis dans un rôle d'arbitre. Et on s'est donné des gardes-fous pour éviter l'entreprise générale ne puisse modifier un plan et que nous restions un recours possible. Si l'architecte estimait que l'entreprise générale trahissait l'idée, il pouvait tirer la sonnette d'alarme. Mais ça s'est avéré très important de les mettre ensemble parce qu'en définitive, ils ont travaillé de concert. Il y a eu une contamination respectueuse qui a été très fructueuse.

Mme Ruth Marques

Trois petites choses, vous dites que l'éphémère est consubstantiel de la mémoire, c'est aussi consubstantiel de la frustration et je suis très frustrée parce que je n'y suis pas allée, c'est horrible. La deuxième chose vous dites que ce qui comptait c'était l'architecture et pas tellement les thèmes mais ce qui me frappe c'est que vous avez donné aux architectes un site et du sens, et je crois que travailler là-dessus c'est extraordinaire pour un architecte. Je crois que si l'architecture a été tellement ressentie c'est peut-être parce qu'eux ont travaillé là-dessus, c'est peut-être au deuxième degré que les gens perçoivent

Nelly Wenger

Quand je dis que c'est l'architecture qui était ressortie comme facteur de succès ce n'était pas du tout au détriment des thèmes. mais comme vous le dites, si l'architecture a été aussi

réussie c'est que les visiteurs ont ressenti sa relation au thème. Les visiteurs ont très bien senti la problématique différente, l'atmosphère différente, d'un artéplage à l'autre. Ils disaient "je suis allé à Yverdon mais j'ai envie d'aller à Bienne maintenant" parce qu'ils ont bien senti qu'il se passait des choses différentes et que c'était chaque fois une autre expérience. Vous avez raison ça a totalement compté. Ce qui a produit cette architecture est cette idée simple de dire «instant et éternité», faites quelque chose autour de cela. D'ailleurs dans le management, il y a eu un rôle qui a été extrêmement important aussi dans ma fonction, celui de dire le sens de la manifestation, la création du sens. Et je pense que c'est valable dans tout projet urbain et dans tout projet. Le nôtre n'avait de sens que parce qu'il ne produisait que du sens. Je pense que c'est extrêmement valable, nécessaire, de parler sens aujourd'hui et c'est la raison d'être de ces livres que nous avons publiés. On s'est aperçu en termes de communication et de management, qu'on ne pouvait pas aller plus loin sans se mettre d'accord sur le sens.

Mme Ruth Marques

Moi je trouve que quand vous dites «rien d'autre que du sens» que c'est l'essentiel, c'est peut-être ce qui manque cruellement ailleurs et au fond quand vous dites il n'y avait pas de thème, je crois qu'arriver à faire que le sens soit la question première d'une manifestation, c'est quand même très fort.

Moi je trouvais qu'il y avait un déplacement intéressant entre forme et fonction, sens et forme.

La troisième chose que je voulais demander mais là c'est d'ordre privé, est-ce que vous avez dormi pendant 159 jours parce qu'on vous voit très engagée, vous avez l'air très calme, tous les deux d'ailleurs, ça semble gigantesque

Nelly Wenger

J'ai dormi peu parce que les journées étaient très très longues et les soirées aussi. Pendant l'événement il y a eu une double vie. Il y avait d'abord le fonctionnement de l'événement qui était dans les coulisses. C'est monstrueux ! Si je vous décris l'exploitation de ça : 7000 personnes, le nombre d'incidents qu'il faut gérer dans une journée, etc... On avait extrêmement bien préparé ça, pour une raison à laquelle je tenais d'ailleurs : comme ce projet avait eu des aléas, je me suis dit qu'en Suisse si le fonctionnement ne marche pas, on ne nous le pardonnera jamais. ça aura beau avoir été magnifique, si le fonctionnement est mauvais, on est mort. J'avais donc complètement focalisé là-dessus à la fin, on a tout testé, et ça a marché. En même temps, et c'était l'autre aspect, j'ai reçu des gens en permanence, du matin au soir, les samedis et dimanches. Les trois dernières semaines je n'en pouvais plus. Ce qui s'est surajouté, quand Ariella est arrivée, c'était le processus de deuil. Tout ça était très beau et et la fin, c'est d'une violence extrême. C'est très rare dans votre vie que vous ayez à finir un travail qui implique la dispersion de l'équipe et l'abandon des lieux, , et la disparition de toute trace de votre travail. C'est extrêmement rare de devoir prendre congé de lieux. Nous on a complètement ritualisé cela, j'ai fait une dernière tournée des artéplages les trois derniers jours pour prendre congés de ces belles choses que je n'allais plus voir non plus. Ça a été d'une violence extrême et difficile. Pour le reste, ça n'a été que de la pure fatigue, parce que c'était constant mais la pression était là. Le lendemain de la clôture, on a passé la nuit éveillé jusqu'à la fermeture des artéplages c'est-à-dire 4 heures du matin, je me suis donc réveillée tard le lundi matin et il pleuvait des cordes. J'ai eu un haut-le-cœur, parce que les jours de pluie n'étaient pas favorables pour la fréquentation. Et puis j'ai réalisé que c'était terminé, je me suis dit s'il pleut ce n'avait plus d'importance. J'ai réalisé la pression

permanente subie pendant l'événement, tout ce qui se passe, quand il pleut, quand il fait trop chaud, vous êtes dans un état d'urgence en permanence. Mais heureusement on ne s'en rend compte qu'après.

Mme Ruth Marques

Et les enfants ont vécu cette expo ?

Fred Wenger

Oui, bien sûr, mais d'une façon un peu difficile, parce que comme c'était un projet grand public où pendant de longs mois on a eu la une des journaux presque au quotidien, les enfants ont pris de la distance. Ils se sont méfiés un peu de ce projet et du résultat. Quand ils ont pu constater de visu, le jour de l'ouverture, que finalement ils pouvaient se trouver aux côtés de leurs parents, ils ont été rassurés. Ça a été quelque chose d'assez difficile à vivre pour eux dans la période de préparation.

Frédérique de Gravelaine

Je voulais revenir sur ce que vous avez dit à propos des contenus. Est-ce que vraiment la population, le public que vous avez interrogé, n'a rien dit sur les contenus ? Ça m'étonne parce que moi j'y suis restée longtemps, j'y suis allée au moins deux journées entières sur chaque site, j'ai plein de traces personnellement de ce que j'y ai vu, de ce que j'y ai ressenti, de ce que j'ai entendu, de tout ce qui m'a été donné dans les contenus.

Nelly Wenger

J'ai vraiment donné statistiquement les deux facteurs de succès qui viennent en tout premier lieu, qui sont l'architecture et l'atmosphère, la qualité de l'accueil mais immédiatement suivi par les contenus. Donc on parle aussi de contenu dans ces sondages ; par exemple, le palais de l'équilibre ou «magie de l'énergie» à Neuchâtel, ça vient juste après. Il y a des projets qui ont eu moins de succès, peut-être un ou deux où s'est significatif mais pour tous les autres les contenus sont extrêmement présents dans les enquêtes de satisfaction, et les événements aussi.

Frédérique de Gravelaine

...parce que c'était quand même osé, il y a des contenus qui sont vraiment de l'art contemporain !

Nelly Wenger

Exactement, et ça c'est la grande et bonne surprise que nous ayons eue ! Tout le monde nous promettait le clash total à cause du fait qu'on avait voulu ne pas avoir peur de cela. Par exemple, le projet des églises à Morat, qui a tout misé sur l'art contemporain. Mais en fait, ma conclusion, et c'est ce que je mets dans le rapport d'évaluation finale que je suis en train de terminer, c'est qu'il ne faut vraiment pas prendre le public pour plus bête qu'il ne l'est. Et c'est pour cela que je disais que les politiques étaient plus méfiants, ont moins su saisir cela

que le grand public qui, lui, est spontanément allé vers ces choses. C'était très intéressant, j'ai fait beaucoup d'interviews pendant l'expo avec le public pour pouvoir faire ce livre, il n'y avait aucune homogénéité dans les avis. Nous on redoutait beaucoup qu'il y ait un artéplage qui soit très aimé et pas les autres. Et en fait si les statistiques de fréquentation recourent nos prévisions, ce n'est pas parce qu'on était bon mais c'est parce que les gens ont perçu qu'il n'y avait pas à choisir entre ces sites, mais qu'ils étaient complémentaires et que c'était des expériences différentes.

Pour les expositions c'était pareil, on avait très peur parce que comme les expositions étaient financées par nos sponsors, on se disait que s'il y avait un projet où personne ne va... !? Finalement on n'a pas eu à gérer ça non plus parce qu'au fond, les gens n'aimaient pas tous les mêmes projets. Il y avait une diversité d'opinions, de préférences. Et moi j'ai essayé de recouper cela avec les niveaux socio-économiques, homme, femme ou âge : ça n'a pas été possible. Il y a des grandes tendances sur les sites, ça oui !. Les jeunes ont adoré Yverdon, ils se sont reconnus dans Yverdon, beaucoup moins à Morat par exemple. Au final, les contenus sont extrêmement présents, bien sûr, les gens ont adhéré, ont des souvenirs. Parfois on s'est dit que c'était un peu difficile à comprendre, je me suis reposé des questions en rentrant à la maison, mais il y a des témoignages très très touchants et intéressants qui montrent que ce n'était pas un problème.

Ariella Masbounji

Les visiteurs ont accepté, voire aimé ces œuvres d'art contemporain et cette architecture contemporaine. Ce qui est inhabituel et peut s'expliquer par le caractère peu agressif de cette modernité de l'architecture et des œuvres artistiques. C'est une architecture amicale, ce qui n'est pas un fait courant dans la création architecturale. Jean Nouvel sur Morat a créé des choses accueillantes, amicales, ce n'est pas une violence ni une affirmation de l'architecte, il y a un dialogue avec le site, avec l'homme. Et les productions artistiques sont de cette nature là – elles ne sont pas en rupture ni en violence. Est ce un désir de votre part, un effet de la commande ? Les artistes sont des êtres libres assez peu aisés à orienter.

Nelly Wenger

Là aussi, la solution a été de travailler beaucoup avec les artistes non pas de leur imposer quoique ce soit. Les suivre et les tenir en éveil, sur le fait que c'était un exercice totalement particulier, qu'on travaillait pour un événement qui devait accueillir un Suisse sur deux. Quand on voit les statistiques de fréquentation d'un musée ou d'un lieu culturel, c'est quelques pourcents. On a essayé de les rendre toujours attentifs à ce fait là, et je crois qu'ils ont été stimulés par à cet enjeu, parce que c'est aussi une récompense extraordinaire ! Le panorama version 2.1 dans le monolithe qui a été vu par des millions de personnes pour des artistes même connues comme les sœurs Muller, c'est une récompense ! Je pense que les artistes ont pris au sérieux ce défi de faire de véritables œuvres artistiques avec toute l'ambition qu'il faut mais de s'adresser au plus grand nombre. On a essayé d'insister sur la noblesse de cet objectif et de parler vraiment de culture populaire, au sens noble du terme. Je pense que les artistes ont été intéressés. La rareté de l'événement aussi, le sens de l'événement, ont motivé aussi les artistes. On n'a pas eu de rupture avec les artistes, de départ tonitruant, par contre ça leur a été difficile, ils ont été angoissés, ils n'ont pas su jusqu'au dernier moment si ça allait être bon, s'ils allaient finir dans les délais. En plus c'était souvent gigantesque dans les dimensions par rapport à ce qu'ils faisaient. Mais, j'en déduis que les artistes sont intéressés à faire ça aussi.

Frédérique de Gravelaine

J'avais une autre question sur un thème plus urbanistique. Il était frappant que les 4 sites travaillent sur des réponses complètement différentes à la question de la limite entre le site et le territoire. Vous avez parlé de Morat où, là, au contraire, on est complètement enchevêtré, à Bienne c'est une île, le site est complètement séparé de la ville, à Neuchâtel il y a cette palissade extraordinaire qui fait cette interface en dialogue avec la ville, à Yverdon c'est peut-être plus banal, mais est-ce que vous avez remarqué que dans ces différentes solutions ça fonctionnait différemment, est-ce que ça vous a appris quelque chose d'un point de vue urbain ?

Nelly Wenger

Cela a eu une influence directe sur la manière dont les habitants du lieu se sont appropriés le site. Par exemple à Neuchâtel il y a eu confusion totale entre la ville et le site. D'ailleurs les Neuchâtois disent que cet été ils ne savent pas où aller, il y a un vrai vide que les habitants appréhendent. A Yverdon ça a été le plus difficile de faire adhérer la population. Avant Expo ce lieu était un no man's land, c'était un lieu délaissé. On a eu beaucoup de peine à faire trouver le site aux visiteurs malgré toute la signalétique. A Bienne on a mieux réussi qu'à Yverdon, c'était aussi un no man's land, un endroit un peu perdu, mais dont l'accrochage à la ville est maintenant assez évident grâce à un passage sous-gare fait pour les besoins de l'Expo, et qui va permettre de nouveaux développement en lien étroit avec la ville existante. Il y a eu des rapports chaque fois très différents en raison de ces limites, de cette relation à la ville qui était chaque fois déclinée autrement.

Alain Bourdin

Je voulais juste faire, je n'ose pas dire un complément d'information, ce serait vraiment prétentieux d'autant que je n'ai même pas visité l'Expo une fois qu'elle a été ouverte. Je l'ai visitée quand elle était en travaux, mais je voulais revenir sur un point parce que ça peut aider à comprendre votre position sur la période préparatoire.

Moi, il y a une chose qui me frappe par rapport à la France. Nelly en parle très calmement, Fred est discret, ça a été dur la période de préparation, ça a été terriblement dur et, contrairement au type de scénario qu'on a en France, c'est-à-dire de vastes débats au moment des décisions, puis une période de silence, puis une reprise au moment où l'événement commence, Expo a été tout le temps sous contraintes. Il y a eu tout le temps débat public sur plein de trucs – ce qui fait que Nelly était tout le temps au premier rang, à se faire interpellé dans la rue, etc.. Je me demande si, dans une certaine mesure, le fait qu'il y ait eu tout le temps débat public, y compris sur des choses qui n'étaient pas que la décision «on fait ou on ne fait pas», qu'il y ait tout le temps information, ça a contribué à faire peur et à cliver, mais si ça n'a pas contribué aussi, d'une certaine manière, à la réussite de l'exposition et au fait que ce qui était dit dans l'exposition a pu passer facilement.

Nelly Wenger

Oui je pense que ça a eu les deux effets, ça nous a causé du tort parce que les débats avaient lieu surtout sur la partie financière et c'était difficile tout le temps de remonter cette pente là, de déplacer le débat sur autre chose. Mais c'est vrai qu'il y a eu un effet de surprise à l'ouverture. Tout d'un coup les gens se sont retrouvés devant la réalité, en disant «mais c'est de ça qu'on parlait quand on critiquait!» et ils m'ont dit «mais qu'est-ce qu'on vous a mis de bâtons dans les roues, on a honte ! Qu'est-ce que c'est beau ce que vous prépariez». Le grand public a été un peu honteux d'avoir été complice, en partie, des médias, de la presse. Par contre, en termes marketing pur, mon directeur marketing disait que ces crises expo

c'était du pain bénit parce qu'on avait une notoriété de 98% sans faire aucune pub - ça coûte très cher d'arriver à ce type de résultat - et on n'avait pas à le faire ni à le financer

Encore un mot si vous le permettez, il y a une conférence publique à Beaubourg sur Expo 02 le 12 mai prochain, je serai présente avec Jean Nouvel et d'autres auteurs de projets, il y aura beaucoup de films projetés.

Jean Paul Blais

Nous allons arrêter maintenant. Juste une annonce complémentaire, la prochaine réunion «5 à 7» aura lieu courant juin sur la question des récupérations des friches artistiques, animée par Michèle Soustract et vous retrouverez sur le site du club, d'ici quelques semaines un compte rendu de cette conférence.